

Puissance de la littérature

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 75, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2019). Compte rendu de [Puissance de la littérature].
L'Inconvénient, (75), 67–69.

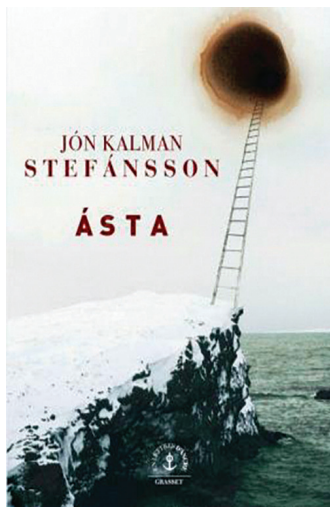
Puissance de la littérature

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Que pèsent les petits drames de chacun quand la planète brûle ? Cette question traverse Ásta, le beau et grave roman de l'Islandais Jón Kalman Stefánsson, comme un fil d'une autre couleur tracerait un dessin subtil dans un camaïeu. Une fois le livre refermé, le lecteur, pensif, en aura eu la preuve une fois de plus : ce sont les destins individuels, non les nobles causes, qui font les grands romans. Cependant, il arrive parfois que les destinées d'une douzaine de personnages dits secondaires, mais si vivants, si justement campés qu'ils n'ont de cesse de le hanter finissent par rejoindre la noble cause qui consiste, en l'occurrence, à s'interroger sur ce que nous sommes devenus.

Le titre renvoie au prénom d'une femme, dont le roman racontera l'existence et qui tient elle-même son prénom du personnage d'un roman des années 1930 qui avait bien fait pleurer ses parents avant sa naissance, en particulier la scène finale

où la petite Ásta, mourante, est emportée sur la lande dans les bras de son père. Le fait que le lecteur non prévenu ignore tout des références littéraires islandaises qui parsèment le roman de Stefánsson ne les rend pas moins opérantes et ne gênera en rien sa lecture. Ces références, les plus sentimentales comme les plus sublimes, à en juger par les extraits cités, disent surtout à quel point la littérature, et la poésie, qui finit par désigner toutes les formes que peut prendre la première, sont constitutives de l'être islandais. Sur cette île caillouteuse et froide, il va de soi en effet qu'un pêcheur qui se double d'un peintre en bâtiment lorsqu'il n'est pas en mer lit régulièrement des livres et peut pleurer tout en les lisant. Il n'est d'ailleurs pas le seul. Voilà en effet un détail frappant : quels que soient leur milieu, leur éducation ou leur statut économique, les personnages d'Ásta font de la lecture une activité certes adaptée à leurs goûts et à leurs capacités, mais



qui leur semble aussi naturelle que boire et manger. Ce trait islandais (à vrai dire propre aux pays nordiques) est documenté ; il fait envie à nos sociétés, même si le roman dit aussi que les temps changent, puisque les séries télé policières et les polars ont maintenant la cote en Islande où, paradoxalement, la criminalité est peu répandue.

Ásta raconte donc le destin de cette petite fille qui naît à Reykjavik, au début des années 1950. Pas de récit linéaire ici, mais les pensées désordonnées d'un homme, son père, qui, tombé d'un échafaudage, voit se dérouler le film de sa vie sans

comprendre qu'il va mourir. Désordonnées, il le faut bien, car un récit linéaire n'aurait pu suivre les méandres de l'existence d'Ásta, doublement plombée par l'atavisme et par l'héritage familial. L'atavisme, c'est celui d'un mode de vie fruste, gouverné par la nécessité, rendu supportable par l'alcool et, il est vrai, par la poésie. C'est celui d'une société longtemps demeurée archaïque, où la consanguinité est la règle, où les dieux antiques ont survécu quand ailleurs en Europe ils s'étaient tus depuis longtemps. Celui enfin d'une société brutalement plongée dans la modernité au début des années 1960, prélude au fléau du surtourisme qui s'abat aujourd'hui sur l'île avec l'accord empressé des insulaires ravis de l'aubaine. Dans un désordre vertigineusement maîtrisé, Jón Kalman Stefánsson joue de toutes ces époques qui façonnent les individus et plongent dans le désarroi, à des degrés divers, les personnages de son roman.

Quant à l'héritage familial... Pour son malheur, Ásta naît d'une mère trop belle, trop jeune, trop vivante, trop à l'étroit dans son rôle d'épouse de pêcheur ayant hérité, de surcroît, du tempérament fantasque et débridé d'un père artiste bien que raté. La maladie mentale recouvre également de son ombre cette mère à la fois indigne et victime, qui abandonnera bientôt ses deux fillettes en bas âge pour suivre ses démons et se faire l'artisanne de son propre malheur.

Et Ásta ? Son père, dépassé par la situation, la confie à une vieille nourrice, aimante et dévouée, et de même sa sœur, à une autre famille. Le temps passe. De temporaire l'arrangement devient permanent. Le père a refait sa vie avec une autre femme. Ásta est devenue une adolescente difficile, honteuse

de ses origines, de cette vieille femme qui l'a élevée, à qui elle doit tout et qu'elle ne sait plus comment aimer. Après une féroce bagarre à coups de poing à l'école, elle est envoyée pour l'été sur une ferme dans les fjords de l'ouest où, avec l'accord des services sociaux, un paysan et sa vieille mère tentent de canaliser dans l'effort physique et les travaux agricoles la rage de vivre d'adolescents à problèmes. Plus tard, Ásta fera des études de théâtre à Vienne, étudiera la littérature norvégienne à Oslo, cumulera les diplômes, sans cesser de se débattre avec le désir qu'elle suscite chez les hommes, abandonnant à son tour sa petite fille, cachant mal des blessures jamais refermées derrière la façade de réussite professionnelle que représente un poste à l'université.

En islandais, à une lettre près, le mot *ásta* signifie « amour », explique l'auteur dès les premières pages. Et l'amour, c'est-à-dire le manque, la quête, la faim d'amour, l'incapacité d'aimer et la peur de l'attachement sont au centre de ce roman, avec leur exact opposé, dès lors qu'un chant d'amour poignant monte aussi de ces pages. L'amour sous sa forme grecque d'*eros* est presque toujours cause de souffrances et voué à l'échec, mais, semble dire le roman, plus d'une fois l'amour *agapè*, c'est-à-dire le souci de l'autre (la charité, dira plus tard le christianisme), vient à la rescousse des faibles créatures que nous sommes.

Pour autant, la vie seule, brute et brutale, ne fait pas un roman. Il faut un écrivain pour la raconter, il faut cet être forcément inadapte, rendu capable de se pulvériser dans autrui en raison même de son inaptitude. Ásta compte un personnage écrivain de cette sorte qui, tel le moine d'un ordre contemplatif, choisit de s'éloigner de ses semblables pour mieux les aimer, là par la prière, ici en les faisant vivre par son art. Mais contrairement à tant de romans détestables où le narrateur écrivain n'est que boursofflure et complaisance, Jón Kalman Stefánsson a donné au sien toute l'ambiguïté qu'il lui faut pour exister, laissant au lecteur le soin de prendre peu à peu la mesure de son véritable statut dans le roman. Avec la fougue de sa jeunesse, sa nièce aura beau lui enjoindre de réintégrer notre monde qui va si mal et qui exige des actions immédiates, on devine ce que ce personnage écrivain pourrait lui rétorquer si son roman-poésie, où « l'air est bleu et si piquant que même le soleil frissonne », n'était déjà la somptueuse réponse à donner, la seule.



LITTÉRATEUR OU ÉCRIVAIN ?

En Espagne, sous Franco, tout le pays était à peu près franquiste, relative David, le cinéaste, dans l'espoir de faire passer la honte que ressent son ami, le romancier Javier Cercas, à l'idée de compter un grand-oncle franquiste dans la famille. La honte des origines, ses eaux troubles, la mémoire tronquée ou réécrite qu'elle appelle pour réponse, est le sujet du dernier roman de Javier Cercas traduit en français. *Le monarque des ombres* n'est pas seulement une indéniable réussite littéraire. Avec un brio qui force l'admiration, suivant des procédés narratifs déjà à l'œuvre dans *Les soldats de Salamine* et maintenant portés à incandescence, Cercas montre en acte l'état d'esprit et la démarche de l'écrivain pour mieux les distinguer de ceux du littéraire, l'un et l'autre se faisant la lutte en lui. Ainsi le Cercas écrivain s'interdit toute affabulation en manipulant le matériau autobiographique. Son domaine est celui du doute, de la nuance, des incertitudes, de la complexité des situations et des hommes. Le Cercas journaliste, avec plus d'aplomb, découpe en tranches le réel et l'histoire, mais c'est pour faire bientôt son mea culpa. Et le Cercas romancier ferait de même s'il permettait à la fiction de prendre le relais d'archives lacunaires, alors qu'il lui faut plutôt manipuler les documents avec « un minimum d'imagination critique » pour « sortir du brouillard de la légende ». On l'aura compris : une telle polarisation est une manière de formuler le dilemme afin de le dépasser en délibérant avec soi-même, le Cercas écrivain poussant même le scrupule jusqu'à s'interdire de faire semblant de ne pas avoir imaginé ce qu'il raconte. Vertige.

Manuel Mena est l'oncle paternel de la mère du romancier. Il est mort à dix-neuf ans, en 1938, quelques mois après s'être engagé dans la Phalange espagnole, d'inspiration fasciste. Si les souvenirs sont par nature mouvants, l'histoire aime les positions bien tranchées. *Le monarque des ombres* interroge les uns et les autres. S'agissant de la guerre civile espagnole, on a ainsi souvent opposé la droite de Franco et la gauche des républicains. Mais les phalangistes et les franquistes appartenaient à deux courants distincts de la droite. De même, on aurait tort d'opposer les paysans pauvres aux grands propriétaires terriens aristocrates, puisqu'au tournant du siècle dernier il y avait des paysans pauvres

qui, faisant preuve d'esprit d'initiative, louaient aux aristocrates la terre qu'ils cultivaient en leur absence, pour ainsi prospérer et racheter d'autres parcelles. Avec le temps et bien que toujours relativement pauvres, ils étaient amenés à s'identifier aux intérêts aristocrates. En somme ils étaient devenus des paysans patriciens, non des paysans serfs comme ceux qui ne possédaient rien, d'où le ressentiment de leurs voisins.

Ces réalités historiques et bien d'autres, Cercas l'enquêteur les met en lumière, en même temps qu'il puise dans la mémoire familiale pour tenter de saisir le jeune homme qu'aura été cet oncle demeuré une énigme tant sa vie fut courte. Sa mère, vieille et entêtée, déracinée, sera mise à contribution bien malgré elle, de même que l'ami cinéaste ou d'autres membres de sa famille. Le narrateur lui-même se dédouble et se désigne sous le nom de Javier Cercas, oscillant de manière troublante entre la première et la troisième personne, selon la posture adoptée dans un roman périodiquement ponctué de « je vis ou crus voir », comme pour redire à quel point la réalité du passé s'éloigne un peu plus chaque jour des claires et trop belles constructions de la mémoire.

Chez Homère, le « monarque des ombres », c'est le guerrier Achille, qui a choisi une vie brève et glorieuse plutôt que longue et paisible. Manuel Mena a-t-il choisi son destin ? Javier Cercas a-t-il choisi d'écrire ce roman après avoir longtemps résisté ? Et la conviction qu'il en retire, à savoir que la mort, réputée le lot de tous, n'a rien d'indéniable, qu'en réalité « nous nous transformons en nos descendants », est-elle fondée ? Puissance de la littérature. Puissance des dons. ■

ÁSTA

Jón Kalman Stefánsson
Traduit de l'islandais par Eric Boury
Grasset, 2018, 492 p.

LE MONARQUE DES OMBRES

Javier Cercas
Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujić,
avec la collaboration de Karine Louesdon
Actes Sud, 2018, 318 p.